

Poitiers, 26 mars 2017

1 Samuel 16:1-13

Ephésiens 5:8-14

Jean 9:1-41

Chers frères et sœurs,

Nous sommes en présence ce matin de deux récits, de deux histoires. On peut bien se les représenter comme des séquences de film.

Première histoire : Samuel et David.

Samuel, prophète installé, reconnu, dont vous souvenez sans doute de l'appel quand il était enfant, reçoit un ordre de Dieu. Il avait déjà sous la conduite de Dieu mis en place un premier roi, Saül. Mais celui-ci le déçoit, et déçoit Dieu aussi. Alors Dieu lui demande d'aller oindre un remplaçant. Cette onction d'huile représentait un très fort symbole. On comprend la crainte de Samuel face à la réaction probable de Saül. Plus tard dans le récit biblique on se rappelle de la réaction d'Hérode à l'arrivée de Jésus.

Alors Dieu lui propose une solution : tu profiteras de l'occasion d'un sacrifice à Bethlehem pour pratiquer cette onction.

La crainte n'était pas que chez Samuel. Les anciens de la ville avaient aussi peur. Que voulait dire cette venue du prophète ? Samuel les rassure : il vient en paix, pour un sacrifice.

Et puis, c'est le défilé des fils de Jessé, ou Isaï selon les traductions. Et on s'aperçoit vite que le regard de Samuel n'est pas le regard de Dieu.

Si l'homme regarde à ce qui frappe les yeux, l'apparence, la stature, Dieu regarde au cœur.

Et tous les fils de Jessé y passent. Tous, non, il reste le petit, David. On l'envoie chercher. C'est lui.

Et au moment de l'onction, le souffle du Seigneur, l'esprit du Seigneur s'empara de David.

Mission terminée, Samuel rentre chez lui.

Deuxième histoire : l'aveugle de naissance et Jésus, et les Pharisiens, et les disciples, et la famille.

Elle commence avec ce regard que Jésus porte sur cet homme aveugle de naissance.

Le récit se poursuit avec la question des disciples qui reflète la croyance de l'époque : une maladie, un handicap a une cause, trouve son origine dans le péché. Qui était le pécheur dans ce cas-là ? Rien à voir, leur répond Jésus. C'est pour manifester que je suis la lumière du monde.

Jésus joint le geste à la parole. Il prépare un cataplasme de terre et de salive, qu'il place sur les yeux de l'homme. "Va te laver au bassin de Siloé". Et l'homme y va.

A son retour, il voit.

Etonnement des voisins et des habitués du lieu : c'est lui ? un sosie ? Non, c'est bien moi. Comment cela est-il possible ? L'homme raconte. Non, il ne sait pas où est Jésus.

On l'amène vers les Pharisiens. Ils sauront. L'homme répète son récit. Ça s'est passé un jour de sabbat. Contradiction disent les Pharisiens : sabbat et guérison. Division entre eux. Un prophète ?

Pour être sûr, on demande aux parents. Oui, c'est bien lui, et il est bien né aveugle. Pour le reste, on n'en sait pas plus.

Retour vers l'homme. Nous savons. Je ne sais pas. Ce que sais, c'est que maintenant je vois.

Troisième (ou quatrième) récit. Et pourtant, nous savons ! Nous refusons ta parole. Pars !

Jésus le retrouve. Crois-tu ? Le fils de l'homme ? Je l'ai vu, je crois.

Jésus commente l'épisode pour ses disciples et pour les Pharisiens : ceux qui voient et ceux qui sont aveugles.

Ces deux récits, auxquels est associé celui des Ephésiens, sont liés à la vision, à cette faculté trompeuse. Comme on dit souvent : les apparences sont trompeuses.

Samuel regarde les fils de Jessé. Il se trompe sur le choix de Dieu. Ce n'est pas celui qui ne voit pas qui est aveugle, mais celui qui dit qu'il voit. En fait, l'homme aperçoit des choses et retient ce qu'il

veut, ce qui cadre avec ses idées, ses présupposés. Dieu par contre, lui, regarde au cœur. Il redonne la vue, celle qui conduit à la foi.

Pour continuer, je vais d'abord vous partager ma perplexité d'hélléniste pas spécialiste du tout et intrigué par une particularité de cette langue qui porte notre Nouveau Testament. Pour rendre le sens de voir, il y a deux verbes, un courant, régulier dans sa conjugaison, et un autre remarquable par son irrégularité de forme. La même chose pour le verbe savoir. Et il se trouve que les formes irrégulières de ces verbes se recourent. Suivant les temps ou les modes, les formes varient entre plusieurs racines, mais une des formes, au parfait, c'est-à-dire une action passée dont on peut constater le résultat, est utilisée pour un présent. Je m'explique. Une des formes du verbe irrégulier pour dire "voir", utilisée au parfait, donne le sens de "savoir" au présent, un peu comme si "je sais" était équivalent à "j'ai vu".

Dans ce texte de l'évangile, à toutes les fois sauf deux, le verbe rendu en français par "voir" ou ses dérivés est le verbe à la conjugaison régulière. Les deux exceptions sont notables : dans le premier verset quand Jésus voit l'homme, et presque à la fin quand Jésus lui dit qu'il a vu le fils de l'homme. Dans les deux cas, on peut comprendre que cette vue a amené à savoir. Jésus, quand il a vu l'homme, il a su, et l'homme quand il a vu qui était vraiment Jésus, il a su, et il a cru. Et à chaque fois que notre texte utilise le verbe "savoir", il s'agit de cette forme irrégulière liée au verbe irrégulier traduit par "voir".

Ce qui fait qu'on pourrait construire un raisonnement avec un faux rapprochement étymologique en français entre "savoir" et "voir". Ce rapprochement en français est dû au hasard, mais il est bien commode.

Il y a ceux qui prétendent savoir, les Pharisiens, parce qu'ils pensent qu'ils n'ont plus besoin de voir. Ils savent. Leur monde est construit, un ensemble logique, où l'imprévu n'a pas de place, où ce qui ne cadre pas dans le tableau n'a pas de place. Au lieu de porter leur attention sur le détail qui tranche, ils préfèrent le rejeter.

Et puis il y a ceux qui voient. Jésus qui en voyant cet homme a vu beaucoup plus loin, beaucoup plus profond. En voyant, il a su. Il y a l'homme, qui en voyant à nouveau, a su qui il était. Il a cru, et il l'a adoré, sans que Jésus l'en empêche. On peut aussi comparer le regard que portent Samuel et Dieu sur les fils de Jessé, l'un s'arrêtant aux apparences, l'autre allant au cœur.

Crois-tu au Fils de l'Homme ? Croire n'est pas savoir. C'est voir avec le cœur, c'est voir au cœur.

On sait quelque chose, peut-être sur quelqu'un, mais on croit, on fait confiance à quelqu'un. Dire : "je crois en quelque chose" n'a pas de sens, sauf à faire confiance à quelque chose. Par contre avoir foi en quelqu'un, croire en quelqu'un, voilà qui a du sens.

Savoir quelque chose, c'est ne plus avoir besoin de voir ou d'entendre. Le savoir me dépasse, il ne me concerne plus directement, personnellement. Il est une façon de me désengager personnellement.

Crois-tu au Fils de l'homme ? Il y a ceux qui ont vu, et qui ont cru. Et qui ont rapporté ce qu'il ont vu, la rencontre qu'ils ont faite. Et puis il y a ceux qui ont fait confiance à une parole, au témoignage de ceux qui ont vu, comme s'ils avaient vu avec les yeux de ces témoins. Heureux ceux qui croiront sans avoir vu.

Si le savoir est général, objectif ou prétendu tel, la foi, la confiance est personnelle, personnelle et communautaire. Elle se manifeste par une proclamation personnelle et communautaire, poursuivie par un témoignage personnel et communautaire.

Celui qui sait, ou qui pense savoir n'a plus besoin de voir. Son savoir, qui le dépasse, est abstrait, extérieur, objectif par définition, incontestable. Et ce savoir incontestable est en général la base d'un

jugement, d'un jugement porté sur l'autre. Ou s'il est porté sur soi-même vers l'illusion, éventuellement vers le désespoir.

Mais, la foi, ce que je crois, ou plus celui en qui je crois, en qui je place ma confiance, cette foi m'est personnelle, vécue, intérieure, subjective. Personne ne peut m'enlever le chemin, la rencontre qui m'y a conduit. Le jugement qui accompagne ce chemin est un jugement porté sur soi-même qui amène à la repentance, qui amène à accepter le regard porté par Dieu sur soi-même, regard qui au travers du Christ me voit juste, parce que cette justice, cette droiture est celle du Christ.

Le texte des Ephésiens parle de ténèbres et de lumière, de choses cachées et de choses dévoilées.

C'est ce regard qui fait entrer dans la lumière. C'est ce regard qui apporte le fruit de la lumière, ce fruit qui avec la repentance est bonté, droiture et vérité. Bonté, droiture et vérité, parce que Christ est bonté, droiture et vérité. Il est celui qui relève, qui ouvre les yeux de l'aveugle spirituel que chacun a été et risque toujours de redevenir s'il oublie cette rencontre vécue et toutes les rencontres racontées.

Cette lumière spirituelle, cette lumière sur les choses spirituelles, est à mettre en vis-à-vis des ténèbres spirituelles, de ceux qui pensent qu'ils voient, qu'ils ont vu, qu'ils savent. Et les œuvres des ténèbres sont cachées, secrètes, dans l'ombre. Elles sont stériles, ne produisent pas de fruit. Ce qui se voit des ténèbres n'est qu'apparence, image trompeuse.

Le Fils de l'Homme est lumière. Il est lumière en ce qu'il fait de ceux qui mettent en lui leur confiance des enfants de lumière.

La lumière est ce qui dévoile, ce qui révèle, ce qui met à au jour ce qui était caché, invisible. Ce qui est important, c'est ce qui se voit à la lumière, avec la foi, avec les yeux de la foi.

Il y a ceux qui pensent qu'ils voient et qui s'appuyant sur ce qu'ils ont aperçu disent qu'ils savent et que ce savoir est objectif et incontestable et s'impose à tous.

Et il y a ceux qui se savent égarés, perdus et qu'une rencontre a remis sur pied, dans la lumière, à qui une rencontre a rendu la vue, à qui une confiance, une foi a été donnée qui les fait avancer dans une vie de clarté, de témoignage et de louange, une vie qui change le regard sur soi, le regard sur les autres.

Il y a aussi ceux qui, comme cet aveugle, viennent de recevoir un cataplasme de boue de la part de Jésus sur leur aveuglement spirituel et qui sont en route pour le réservoir de Siloé pour se laver et se retrouver en pleine lumière sur le chemin de la foi sous le regard bienveillant de Dieu.

Suis-je de ceux qui savent et sont en fait aveugles, ou de ceux à qui une rencontre avec Jésus a donné ou redonné la vue, donné la foi et reconnus comme enfants de lumière ?

Amen.